

Ici, tout est encore possible

GIANNA MOLINARI

Mon entretien d'embauche s'est déroulé dans la cantine de l'usine. Le chef était assis à l'une des tables carrées, devant une tasse de thé. Le thé fumait. Je lui ai tendu la main et me suis présentée. Il a fait de même et m'a demandé si j'avais déjà travaillé comme veilleuse de nuit. J'ai fait oui de la tête et dit que je veillais souvent la nuit, que cela ne me posait aucun problème, que j'étais très attentive et fiable, que ce boulot me plaisait bien.

Vous habitez en ville, a-t-il voulu savoir, il lorgnait vers moi par-dessus le rebord de sa tasse en sirotant son thé.

Y a-t-il possibilité d'habiter dans l'enceinte de l'usine, peut-être un logement d'ouvrier, pas grand- chose, je me contente de peu.

Pourquoi pas plutôt chercher un appartement en ville, ce n'est pas très loin, a déclaré le chef. Qu'est-ce que j'entendais par «logement d'ouvrier», est-ce que je n'avais pas regardé autour de moi, il n'y avait vraiment plus beaucoup d'ouvriers ici et, d'ailleurs, des logements, il n'y en avait jamais eus à l'usine. Mais si je voulais, je pouvais m'installer dans un espace inoccupé disposant du courant et de l'eau, il y avait des douches et des toilettes à l'étage, il pouvait certes y faire froid, rien de luxueux, vraiment pas, mais je pouvais regarder, il serait toujours possible de s'entendre sur le loyer et le reste.

Je m'installe dans un grand espace situé au premier étage d'un bâtiment en L. À côté et au-dessous, d'autres espaces. Le bâtiment est sur le site de l'usine. En face de ce bâtiment se trouvent les ateliers de production; bien plus vastes, plus hauts de plafond. Derrière deux autres hangars, encore un atelier de production, un pour les magasins.

L'usine est à l'extérieur d'une petite ville où habitent les quelques employés qui restent. Tout autour de l'usine, des champs, et loin au fond, l'aéroport. De ma fenêtre, je peux voir les avions atterrir et décoller.

Cet espace est peut-être trop petit pour qu'on puisse parler de halle. Mais je l'appelle tout de même comme ça. Personne n'y a encore habité avant moi. Je suis la première habitante de la halle.

La nuit, dans mon lit, quand je regarde le plafond, j'ai parfois l'impression d'être dans le ventre d'une baleine.

J'essaie de distinguer l'accessoire de l'essentiel. L'essentiel, est-ce l'ombre de l'oiseau qui effleure le sol de la halle ou est-ce l'oiseau lui-même, que je ne peux pas voir de ma chaise?

Mes mains sont essentielles, tout comme mes bras, épaules, tête, yeux, bouche. Mes jambes aussi. Elles me portent de la table au lit, des coins au centre de la halle, à la façade percée de fenêtres.

Je m'interroge sur l'état de la surface de mes poumons, sur la densité de mon réseau sanguin, sur ce qu'habiter cette halle va faire de moi.

Ici, un nouvel environnement s'offre à l'exploration. Ici, tout est encore possible.

À l'usine, les gens ont peur du loup. Je découvre un message accroché à ma porte: Un loup a été vu sur le site de l'usine. Les animaux cherchent à se nourrir et la présence de l'homme ne les inquiète pas. Si vous constatez la présence d'un loup, nous vous prions de le signaler sans retard.

Je n'ai pas encore vu de loup.

Il est interdit de pénétrer sur le site de l'usine sans autorisation. C'est ce qu'indiquent des pancartes. On y lit aussi: caméras de surveillance. Le terrain a la forme d'un Carré entouré d'un grillage. En maint endroit, des herbes folles s'y accrochent. Il est endommagé ça et là. Je longe le grillage et découvre par trois fois des trous si grands que je pourrais me faufiler au travers.

Je demande au chef de me parler du loup.

Il me répond que le cuisinier affirme avoir vu le loup près des conteneurs, en train de fouiner dans les restes des repas, il faut dit-il qu'il trouve une solution, il n'est pas question de laisser un loup se balader sur le site, ce serait irresponsable.

Je demande au chef pourquoi il ne fait pas refaire la clôture ou réparer les trous.

Je trouve ça trop cher, investir dans l'usine, ça n'a plus de sens.

Alors, pourquoi m'avez-vous embauchée?

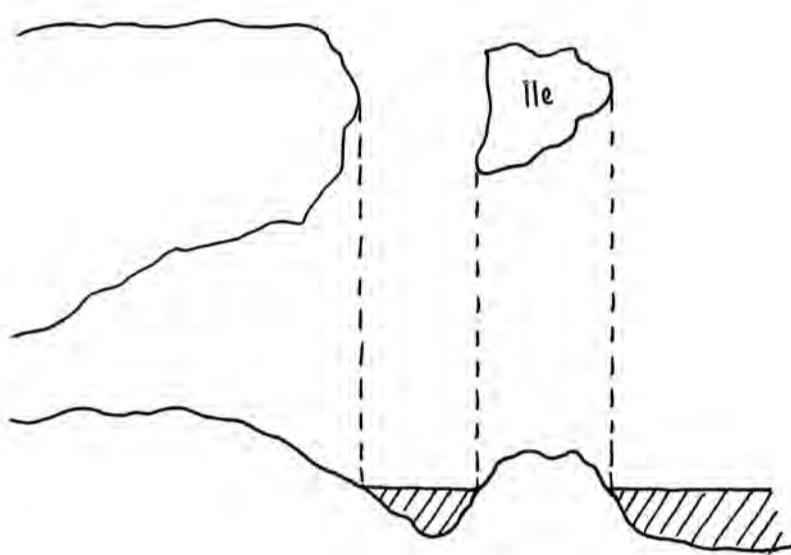
Vous n'êtes pas un investissement, mais une nécessité. Je veux que tout se passe convenablement, je ne veux pas risquer de commettre des erreurs alors que la fin approche.

Je suis surprise du ton sur lequel il me dit cela, comme s'il n'y croyait pas vraiment, comme s'il était déjà ailleurs.

Je vais demander au cuisinier à quoi ressemblait le loup, sa taille, ce qu'il faisait, comment il l'a regardé ou pas, comment il se déplaçait.

Je vais aller à la cantine, j'y mangera peut-être une soupe et je demanderai au cuisinier comment il a réagi, si le loup l'a effrayé, s'il a eu peur, s'il s'est senti incapable de réagir, qui de lui ou du loup a bougé en premier, dans quelle direction le loup allait quand il a disparu, s'il a regardé derrière lui, si le cuisinier a pu s'en rendre compte. Je vais lui poser toutes ces questions-là et mangera ma soupe sans rien laisser dans l'assiette.

Au nombre des frontières visibles on compte la limite de la forêt, la limite entre la terre et l'eau, entre la lumière et l'ombre, entre les murs de ma halle et le grillage qui entoure l'usine. Ces frontières sont faciles à reconnaître. D'autres ne le sont pas.



À l'étage au-dessous de ma halle se trouve la salle de contrôle. J'y suis souvent assise et regarde successivement les quatre écrans. Je ne vois que rarement un des employés quitter le site ou y pénétrer; à pied, à vélo ou en auto. Je ne vois que rarement des camions entrer ou sortir.

Depuis que je sais qu'un loup se balade sur le site, je vois souvent des chats filer à travers l'écran d'un bond. Parfois, l'image animée se fige parce que rien ne bouge, parce que l'entrée, la sortie, la zone centrale et l'entrée principale sont immobiles. Seules sont perceptibles les variations de la lumière, vive ou diffuse, et les ombres qui se déplacent lentement sur le sol en béton.

Je suis souvent assise dans la salle de contrôle et je lis un livre. Je lorgne de temps en temps du coin de l'œil vers les écrans.

Parfois, au beau milieu d'une phrase, je crois déceler un mouvement. Le loup, je me dis, mais le temps que mes yeux passent de la page à l'écran, l'ombre a disparu.

La nuit, il y a deux tours de garde, de 17 heures à minuit et de minuit à 7 heures. Le second gardien s'appelle Clemens. Nous alternons six jours par semaine. Le dimanche, personne ne travaille. Le dimanche, c'est le dimanche, dit le chef. C'est également valable pour les cambrioleurs, les statistiques le prouvent.

Et les loups, il se passe quoi pour eux le dimanche, je demande au chef.
C'est un problème non résolu.

Traduit de l'allemand par Françoise Toraille. Aufbau Verlag GmbH & Co. KG, Berlin, 2018
© Éditions Delcourt pour la traduction française, 2019.

biblio

Hier ist noch alles möglich

Prix Robert Walser, Prix Clemens-Brentano,
Aufbau Verlag 2018.

A paraître en français le 28 août 2019 sous le titre
Ici, tout est encore possible, traduit de l'allemand par
Françoise Toraille, Ed. Delcourt.

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier*
le texte inédit d'un auteur suisse ou résidant en Suisse.
Voir www.lecourrier.ch/articles/inédits
Cette rubrique a été lancée dans le cadre de la
Commission consultative de mise en valeur du livre à Genève.
Avec le soutien de Pro Helvetia, de la République et canton de
Genève, de la Fondation Oertli, de l'Association [chlitterature.
ch] et de la Fondation Pittard de l'Andelyn.



PHOTO CHRISTOPH OESCHGER

bio

L'AUTEURE Gianna Molinari est née à Bâle en 1988 et vit à Zurich. Après des études à l'Institut littéraire suisse et un Master en littérature allemande à l'université de Lausanne, elle publie son premier roman dont un extrait est présenté ici. Elle fait partie de l'équipe organisatrice des Journées littéraires de Soleure et du collectif d'auteures RAUF. La narratrice de *Ici, tout est encore possible* est veilleuse de nuit dans une usine sur le point de fermer. Ne reste que le directeur, quelques employés et Clemens, l'autre gardien. Quand un loup est suspecté de rôder ailleurs, le quotidien prend des allures d'enquête. Dans un style sobre, à la poésie factuelle qui invite à rester attentif, Gianna Molinari construit un roman fort qui aborde les questions existentielles et cherche à appréhender l'incompréhensible.

LA TRADUCTRICE Après des études littéraires (germanistique et littérature française) et parallèlement à une carrière d'enseignante-rechercheuse, Françoise Toraille se tourne vers la traduction littéraire qui répond à la fois à son amour des langues et à sa pratique de l'analyse des textes et des styles. Elle traduit de plus en plus la voix d'auteurs «venus d'ailleurs», et pour qui la langue allemande est devenue langue d'écriture. Parmi eux, citons Saša Stanišić, Melinda Nadj Abonji, Terézia Mora, Galsan Tschinag. Elle évoque sa traduction du texte de Gianna Molinari sur www.lecourrier.ch/auteursCH CLR